

Espace public et cosmopolitisme : Naples à l'épreuve d'un inédit métissage urbain

Raffaele Cattedra



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/137>

DOI : [10.4000/cdlm.137](https://doi.org/10.4000/cdlm.137)

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2003

Pagination : 313-344

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Raffaele Cattedra, « Espace public et cosmopolitisme : Naples à l'épreuve d'un inédit métissage urbain », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 67 | 2003, mis en ligne le 15 août 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/137> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.137>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Espace public et cosmopolitisme : Naples à l'épreuve d'un inédit métissage urbain

Raffaele Cattedra

Introduction

- 1 Mon propos s'inscrit dans ce que les organisateurs du Colloque « Cosmopolitisme en Méditerranée » ont considéré comme le troisième champ d'investigation : celui des dynamiques contemporaines, voire de(s) modèle(s) de « cosmopolitisme renaissant ». Ces derniers seraient à saisir -au-delà du « vœu pieux »¹-, à la fois comme une manière d'envisager des formes d'intégration des populations étrangères récemment immigrées, surtout en Europe, et comme une capacité des sociétés modernes à se tourner vers une sorte de « pluralité d'appartenances » (d'après Pascal Bruckner). Néanmoins et, c'est surtout sur ce point que je voudrais insister, ce que nous pouvons appeler le cosmopolitisme renaissant serait à saisir comme le résultat de « situations » urbaines nouvelles, inédites jusqu'il y a quelques années, et qui « prennent place » notamment dans l'espace public.
- 2 Il est utile d'inscrire les analyses locales, comme celle-ci qui traite de Naples, dans un contexte plus ample, susceptible de tenir compte des dynamiques de recomposition sociale et urbaine qui ont concerné dans les deux dernières décennies les grandes villes « européennes » du Nord de la Méditerranée (de l'Espagne à la Grèce). Liées à l'internationalisation de ces villes, ces dynamiques concernent également l'émergence de mixités sociales que l'on peut interroger en tant que nouveaux modèles de cosmopolitisme.
- 3 De tels processus s'affirmeraient en contre tendance par rapport à des villes du Sud de la Méditerranée (Alger, Oran, Tunis, Alexandrie, Tanger, Casablanca²) qui ont vu déjà depuis plusieurs décennies, l'entrée en crise, voire la disparition de leur caractère cosmopolite. Un caractère réel, supposé ou mythique, qui était l'expression d'un

modèle «pré-moderne» de cosmopolitisme³, lié notamment au monde ottoman et, inscrit le plus souvent dans la géographie de la domination coloniale. Cela n'exclut pas que des villes de l'Est ou du Sud de la Méditerranée, comme Tel Aviv⁴, Istanbul -et nous pourrions également envisager le Beyrouth de l'après-guerre- puissent manifester à l'heure actuelle des signes de cosmopolitisme.

- 4 Je soulignerai combien le nouvel intérêt qu'aujourd'hui les pays du pourtour de la Méditerranée portent aux relations euro-méditerranéennes, participe et est constituant d'un tel débat. Cet intérêt, soutenu à partir de 1995 par l'action de l'UE dans le cadre du « processus de Barcelone », véhicule en effet l'idée de valeurs méditerranéennes partagées. Au-delà des avancées tangibles (assez modestes en réalité) du « processus » sur le plan politique, économique et de la « société civile », il ne faut pas négliger que ce dernier évoque l'idée d'appartenances communes, d'héritages et de cultures partagées inscrites dans l'histoire. Il est donc producteur et porteur de ce que M.-D. Perrot, G. Rist et F. Sabelli appellent une « mythologie programmée », dans ce cas d'une mythologie idéologiquement fondée sur une commune appartenance méditerranéenne.
- 5 Cela signifie que les discours politiques et culturels, les images et les imageries, les références idéelles -en un mot le système de représentations attribuant une valeur « positive » à la commune appartenance méditerranéenne -, jouent aujourd'hui un rôle pertinent dans l'institutionnalisation de discours ou d'analyses portant sur le cosmopolitisme. Tout cela aurait tendance à se confondre -tout en pouvant y être sous jacent-, avec des « situations » et des pratiques sociales, concrètes et visibles sur la scène urbaine, susceptibles d'être définies cosmopolites et qu'éventuellement, les mêmes acteurs et habitants impliqués pourraient eux-mêmes définir de la sorte.
- 6 Quand, alors, nous nous interrogeons sur une notion telle que le cosmopolitisme, sur son usage et sur sa pertinence dans le passé comme aujourd'hui, il est utile de différencier notre propre regard, notre posture, notre position dans l'espace en tant qu'observateurs de situations, de la manière dont ces dernières sont identifiées et définies par les acteurs mêmes. Car notre manière de voir « les choses » (d'analyser des réalités) contribue à instituer ces choses : elle les fait exister, les dispose en catégories, au-delà de leur propre présence dans l'espace⁵.
- 7 Depuis quelque temps, dans la littérature en sciences sociales, plusieurs auteurs ont commencé à employer le terme voire la notion de cosmopolitisme pour ce qui concerne les retombées territoriales et urbaines conséquentes aux flux migratoires internationaux. Je rappellerai à titre d'exemple un ouvrage collectif, sous la direction de Rémy Knafou, portant sur les mobilités géographiques et intitulé emblématiquement « La planète nomade ». Cet auteur, sans nommer expressément le terme de cosmopolitisme s'interroge sur « la relation à l'Autre considérée à travers la relation au territoire » (Knafou, 1998).
- 8 Plus explicitement, Gildas Simon, dans son article sur « La planétarisation des migrations internationales » paru dans ce même ouvrage observe, sans toutefois s'y attarder, « le cosmopolitisme croissant » des « grandes métropoles économiques et culturelles » qui « captent » ou polarisent les flux de ces migrations. Dans une telle perspective, les migrations sont « des formes les plus fondamentales et les plus abouties de mise en contact et d'échanges entre les cultures et les sociétés humaines » (Simon, 1998 : citations p. 61 et 59). Leurs effets territoriaux peuvent impliquer la recomposition, la « reconstruction d'espaces », de lieux, « voire de villes ethniques ».

Cela ne fait qu'établir un lien entre la résurgence du « fait ethnique » (sa « plasticité ») et le caractère cosmopolite de certaines grandes métropoles et « villes globales ».

- 9 Encore plus explicitement Alain Tarrius consacre en 2000 un ouvrage aux « Nouveaux cosmopolitismes », c'est-à-dire au « renouveau des cosmopolitismes dans les villes européennes (...) sous l'effet de la mondialisation » et à l'aune des migrations internationales qui en constituent un des vecteurs. En ce sens, il s'agirait de formes de cosmopolitisme - et éventuellement de situations cosmopolites - produites grâce « à la capacité de métissages sociaux, culturels et économiques insolites, éloignées des formes classiques de l'intégration, dans une cohésion apparemment paradoxale qui échappe aux logiques de fonctionnement des Etats-nations, mais rejoint des pratiques planétaires de la nouvelle économie ». Plus particulièrement cet auteur analyse les « territoires circulatoires » qui façonnent de nouvelles appartenances de type cosmopolite, du fait que leurs acteurs se réclament être à la fois « d'ici et de là-bas » (A. Tarrius, 2000)⁶.
- 10 A mon sens, la notion de cosmopolitisme pourrait être utile pour appréhender les dynamiques actuelles de création ou de reconfiguration de territoires urbains : lieux, places, rues, quartiers, parties de villes, et dans certains cas métropoles entières, qui montreraient des signes et des situations cosmopolites, en suivant l'hypothèse, que ces métissages d'appartenances s'inscrivent dans - et ré-écrivent à la fois - les espaces publics des villes. Soit en ce qu'elles re-qualifient socialement et symboliquement des lieux déjà existants, soit qu'elles les configurent ou les créent ex-nihilo.
- 11 Je développerai mon propos sur le cas de Naples en trois points. Dans le premier, à partir des stéréotypes de la mise en représentation de la ville et des écrits de quelques voyageurs « savants », je tente de prendre en compte l'existence ou la persistance d'une dimension cosmopolite locale sur la longue durée. Dans le deuxième, je présente des dynamiques récentes liées aux retombées territoriales des flux migratoires internationaux, en formulant l'hypothèse que, depuis environ une quinzaine d'années, celles-ci représentent pour Naples des changements importants de nature sociale, culturelle et économique. Le troisième point expose quelques exemples de nouvelles « situations » de type cosmopolite et de mixité urbaine, et évoque de possibles pistes méthodologiques de travail.

I - Naples : Dimension cosmopolite et espace public sur la longue durée

Dominations étrangères et cosmopolitisme

- 12 Tout en prenant le risque d'une affirmation excessive et bien que n'étant pas un spécialiste de l'histoire de Naples, je constate que celle-ci n'a pas été une véritable cité cosmopolite. Au-delà des lieux communs, et même si l'on retrouve des traces parfois importantes de la présence étrangère durant son histoire -que ce soit des militaires, des commerçants, des intellectuels et diplomates, des voyageurs etc.-, il ne me paraît pas qu'il y a eu dans le passé des conditions telles qui permettent de l'identifier comme une ville cosmopolite, tout au moins au cours des quatre ou cinq derniers siècles.
- 13 Certes, Naples, depuis sa fondation, a connu pendant plus de vingt-cinq siècles environ une douzaine de dominations étrangères : depuis les Grecs (plusieurs siècles avant l'ère

chrétienne) quand la cité s'appela Mégaris, puis Parthénope et Néapolis, jusqu'aux Alliés américains en 1943. Il s'agissait de Romains, Barbares, Normands, Souabes, Angevins, Aragonais, Castillans, Hispano-français, Autrichiens, et encore Français avec Murat, et puis Piémontais, Allemands... On a pu compter jusqu'à neuf dominations étrangères sur une période de sept siècles.

- 14 La plupart de ces dominations ont laissé des traces, ont construit ou détruit des bâtiments publics et privés, aménagé des places et des rues, bâti des lieux de culte, des palais, géré des affaires pendant des périodes plus ou moins longues. Il est possible de repérer encore quelques traces de ces présences successives dans un certain nombre de toponymes (le château appelé « Maschio Angioino » les « Quartieri Spagnoli », la « Via Toledo », la « Rua Catalana », la « Via Medina »), dans un certain nombre de noms de famille renvoyant à la présence espagnole, autrichienne, française...; ou également dans le parler courant par référence et adaptation de mots français, catalans, aragonais (même le mot « camorra » -la criminalité locale- aurait une origine hispanique).
- 15 Sur ces thèmes, des historiens ont publié plusieurs ouvrages. Les étrangers, écrivains, commerçants, diplomates, poètes, voyageurs de toute l'Europe, et pas seulement, n'ont pas cessé de visiter et de décrire cette ville, et leurs mots, leurs images ont contribué à construire et diffuser les stéréotypes napolitains. Néanmoins, pour nuancer quelque peu ce propos, nous pourrions citer Pasquale Coppola, qui déclare que Naples a été alimentée par les traits d'une « habitude à un cosmopolitisme de capitale », liés à sa nature de ville portuaire, marquée par ses relations privilégiées avec l'Orient et également par le transit des migrants italiens vers les Amériques, entre la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècles (Coppola 1996, p. 13). Il faut néanmoins rappeler que l'aristocratie et la bourgeoisie napolitaines ont été souvent formées en référence à des modèles culturels étrangers .
- 16 A la fin du XVIII^{ème} siècle, c'est l'idée même de cosmopolitisme, exprimée par exemple par un discours sur être « citoyen de tous les lieux » (G. Filangieri), ou par une philosophie prônant « l'union de tous les peuples de cette Planète dans un centre commun de paix et bonheur » (O. Tataranni), qui trouvera à Naples un terrain fertile auprès des intellectuels (de Scisciolo, 2002, citations pp. 224 et 228).
- 17 Une autre référence incontournable renvoyant à la présence de l'Ailleurs et aux étrangers à Naples a été également le réputé Collège des Chinois, créé par le jésuite Matteo Ripa (1728-29), actuellement siège de l'Université Orientale, après avoir été école coloniale dans la première moitié du XX^{ème} siècle.
- 18 Dans l'imaginaire collectif Naples a été considérée comme la « Porte d'Orient ». Mieux encore, « la capitale d'un monde aux confins de l'Europe, de l'Afrique et de l'Orient » (Fernandez, 1983) : porte d'Afrique pour l'Europe et porte d'Europe pour l'Afrique (Braudel, 1983). Et Braudel invite à imaginer quel aurait pu être le destin de Naples -qui a été entre le XV^{ème} et le XVI^{ème} siècles à la fois la plus grande ville de la Méditerranée après Istanbul et la plus grande d'Europe après Paris, la seule ville de l'Occident après Rome à avoir donné le nom à un Royaume-, si elle avait été préférée comme capitale du nouvel Etat italien, à la place de Turin (1860-70) et ensuite de Rome (ibidem). Elle aurait su s'adapter à ces nouvelles fonctions. Elle aurait été nourrie par un cosmopolitisme moderne de capitale

L'image récurrente : l'espace public comme lieu du chaos

- 19 Un élément récurrent qui me paraît caractériser et pérenniser les stéréotypes de Naples est l'image du chaos urbain. Le chaos, au sens concret de désordre, d'animosité de la foule, de densités humaines excessives, de rues encombrées par tous les moyens de locomotion, de cris, bruits, sonorités intenses - en un mot la polyphonie désordonnée de l'espace public- constitue une constante des représentations de Naples.
- 20 Jean-Paul Sartre en 1936, écrit que le véritable environnement social des Napolitains est « la rue »⁷. Et que la rue soit le lieu où la vie se déroule, Charles Dickens, observateur assez expérimenté de la ville « prolétaire », l'avait déjà écrit en 1846. En observant des funérailles il écrit que :
- « ...si toutefois, tout autour bouge la mort, même la vie est bien représentée, car il semblerait que tous les habitants de Naples soient sortis de chez eux pour courir à grande vitesse par ci et par là dans les rues avec leurs carrosses [...]. Les plus petits transportent au moins six personnes à l'intérieur, quatre devant, quatre ou cinq accrochées derrière, et encore deux ou trois dans une espèce de réseau ou de sac suspendu au-dessus de l'essieu, où elles restent à moitié étouffées par la boue et la poussière » (Dickens, 1846⁸).
- 21 Et aujourd'hui, il est encore courant d'observer des familles entières, avec enfants, transportées par une mobylette ou une vespa !...
- 22 Le caractère des habitants de Naples a souvent été évoqué pour sa gaîté. Le napolitain décrit ou stigmatisé comme « peuple négligeant », qui se joue joyeusement des tracas de la vie quotidienne, sans cependant les résoudre (Niola, 1999). Pour paraphraser Régis Debray (1995) on pourrait dire que l'extériorisation de l'intimité la plus intime de Naples correspond à une nécessité « existentielle », en particulier des couches sociales les plus populaires. En se promenant dans les rues du vieux Naples, on peut en effet encore aujourd'hui participer intimement à la vie privée de ses habitants, à travers les portes et fenêtres des « bassi »⁹, ouvertes sur la voie publique (Cattedra et Memoli, 2003).
- 23 En 1924, Walter Benjamin, quant à lui, soulignera avec Asja Lacis, la métaphore de l'architecture poreuse de Naples, poreuse telle la roche utilisée pour construire la ville, image qui sera utilisée à maintes reprises par divers auteurs au cours du XX^{ème} siècle. Et d'ajouter qu'une telle architecture devient scène, « théâtre » de situations toujours nouvelles et jamais codifiées, aucune pensée définitive¹⁰. L'idée du transitoire, du « circonstanciel » (pour reprendre une formulation de Tarrius) ne fait que mieux décliner le trait du chaos napolitain. En effet, un observateur ne peut manquer d'être frappé par le désordre de la ville et de sa circulation, par la foule dans ses rues. En 1787 Goethe écrit :
- « Il est intéressant et ça fait du bien de se promener à travers une foule nombreuse et agitée comme celle-ci. Tout le monde se mêle comme les vagues d'un torrent, alors que tout un chacun retrouve sa voie et arrive à sa destination. Seul, parmi une si grande foule et parmi autant d'agitation, je me sens vraiment tranquille et solitaire ; plus les voix sont tumultueuses plus je me sens calme » (Goethe, 1787)¹¹
- 24 Ce désordre n'est pas sans évoquer la notion qui, chez les Grecs ou dans certaines cosmogonies antiques, correspond au chaos, comme situation préexistante à la création du monde. En ce sens, l'apparente anomie du désordre contiendrait en elle-même la virtualité, la potentialité de l'ordre du Cosmos, de l'ordre futur de l'Univers. Le chaos

de Naples (qui est bien réel) contiendrait de la sorte l'ordre de la ville, comme le remarquait encore Gregorovius en 1850 :

« Toutefois, le fracas napolitain a le plus souvent un caractère pacifique : il est gai et sur le fond ordonné dans son apparent désordre. Tous ces gens qui tourbillonnent comme des fourmis bougent dans des directions fixes, avec un but bien déterminé. Dans ce peuple, la vie circule comme le sang dans son corps humain et ces pulsations, fébriles en apparence, ne sont en réalité que régulières et normales » (Gregorovius, 1850)¹²

- 25 En effet, comme l'écrit Richard Sennett (1991, p. 34)¹³ « le désordre est une ressource dans la ville ☞...☞ : le désordre n'est pas quelque chose que l'on trouve mais quelque chose que l'on crée »!
- 26 Un tel chaos est bien l'expression des paradigmes territoriaux napolitains, dépendants des saturations de ses espaces et de ses tracés, des densités du peuplement, de l'éventail varié d'activités dans ses espaces réduits, qui ont quasiment toujours caractérisé la ville. Paysages rythmés par des temporalités complexes, balisés d'odeurs fortes, de sonorités effervescentes, de couleurs changeantes. Tout un éventail d'expressions langagières et de stéréotypes compose ainsi le rythme et le mythe de Naples (Vallat, Marin, Biondi, 1998). Un mythe qui en fait la ville-chaos, qui a donné lieu à cette vision contrastée de Goethe : « le beau et l'horrible » (Voyage en Italie), vision reprise encore il y a une décennie dans un ouvrage collectif portant le titre de « Naples : le paradis et les diables » (Vallat, 1984).
- 27 Ce chaos renvoie explicitement aux codes qui régissent les espaces publics. Un dernier témoignage nous est fourni par Ferdinand Gregorovius. Juste après les révoltes de 1848, l'auteur écrit qu'enfin à Naples « il est permis aux étrangers de porter un chapeau 'à la calabrese' et un bouc au menton ».
- 28 Une telle permission était la conséquence de la plainte que l'Ambassadeur de France avait adressée aux autorités de la capitale, suite au fait que deux citoyens français avaient été arrêtés dans la rue et amenés sans ambages chez un coiffeur pour qu'il leur soit coupé ce bouc ! La tenue vestimentaire à la calabraise et le bouc étant évidemment interprétés comme signes distinctifs de l'appartenance aux milieux révolutionnaires (Gregorovius, 1950, in Ramondimo et Müller, 1992, pp. 49-50). Le cosmopolitisme renvoie donc à une sphère pragmatique impliquant la liberté et la diversité de l'apparaître dans l'espace public...

Naples : « ville d'appartenance » et « ville poreuse »

- 29 Cependant Naples reste une « ville d'appartenance ». A Naples, il y a deux façons d'être perçu comme un étranger : soit parce que l'on n'est pas Napolitain de naissance, soit encore parce que l'on habite tel quartier qui n'aurait pas de véritable identification populaire napolitaine.
- 30 Les auteurs d'une anthologie sur Naples, (Dadapolis. Caleidoscopio napoletano), révèlent un fait assez emblématique. Lors de la grande fête populaire et spontanée qui avait eu lieu après la victoire du premier « Scudetto » par l'équipe de football de Napoli, à l'époque de Maradona, un groupe de supporters avait écrit sur une grande banderole « I quartieri spagnoli salutano Napoli e i Napoletani¹⁴ », comme pour signaler une espèce d'identité propre à ce quartier populaire et en même temps son extraterritorialité, par rapport au reste de la ville.

- 31 Naples est donc une ville d'appartenance. Une ville à laquelle on appartient parce qu'on y est né, et dont on fait alors partie de droit. C'est une appartenance qui se reconnaît aux critères fondateurs d'une généalogie inscrite dans la ville et à l'ancrage territorial urbain. Une appartenance qui se manifeste à travers une connaissance intime et « naturelle » du fonctionnement des réseaux socio-familiaux, des actions et des systèmes relationnels locaux.
- 32 Mais Naples est également une ville à laquelle on peut appartenir par une « appartenance participative », une appartenance qui s'acquiert par l'adoption des valeurs et des codes de référence urbains, et qui implique une adaptation de comportements ainsi que des pratiques d'assimilation, presque d'acculturation. Il s'agit en quelque sorte d'une adoption, mais qui est bien différente de ce que signifie, par exemple, pour les immigrés du Mezzogiorno leur identification à des villes comme Milan ou Turin, ou la capacité intégrative d'une ville comme Rome (Cattedra et Memoli, 2003). En un mot, Naples est une ville qui peut admettre d'autres identités, qui peut les accueillir plastiquement dans sa propre porosité, quitte à ce que ces dernières s'adaptent aux lieux et aux situations.
- 33 Un dernier exemple permet d'observer un tel processus. C'est l'adoption-adaptation des prénoms étrangers. En 1996, un fait-divers, paru dans la presse locale, relate la mort accidentelle d'une ouvrière albanaise dans une petite usine clandestine à la périphérie de Naples. Elle sera appelée par la presse Pasqualina Leka. Ce n'est qu'après l'enquête judiciaire que l'on découvrira qu'en fait son véritable nom de baptême était Shuke. Les gens du quartier et ses compagnons sur le lieu de travail avaient transformé et intégré son prénom, en lui en attribuant un autre, beaucoup plus commun et usuel.
- 34 Ainsi que le constate P. Coppola « Naples et ses environs sont pleins de « Gennari' » et « Pasquali », nés en Albanie, en Pologne, au Sri Lanka ou en Afrique Centrale, noms reformulés par assonance ou seulement « par sympathie ». Seuls persistent quelques Ali, quelques «Mohammà »... Une telle expérience qui n'est pas sans rappeler celle des premiers immigrés italiens en Amérique du Nord, constitue « le premier pas d'une identité reconstruite, un préliminaire à l'intégration dans une nouvelle communauté ». Il s'agit d'indices, certes, car ces noms ne sont pas encore inscrits aux services de l'Etat Civil et n'existent que dans l'usage commun (Coppola, 1996, pp 9-10). Mais ils constituent des indices importants d'une dynamique d'appartenance participative de Naples depuis quelques années.

II – Migrations et altérités en ville

Dynamiques urbaines

- 35 Naples est la troisième ville d'Italie. Si la municipalité compte environ un million d'habitants et atteste actuellement un déclin démographique¹⁵, son aire métropolitaine a atteint au début du XXIème siècle 3,1 millions d'habitants (Rivière, 2000). L'ensemble de l'agglomération métropolitaine présente une des plus hautes densités d'Italie et d'Europe, supérieure à 2 500 hab/km², tandis que pour la seule commune centrale la densité atteint une moyenne de 10 000, avec des pointes de surpeuplement de 80 000 habitants dans certains quartiers (Amato, Coppola, 1998)¹⁶.
- 36 Or, à partir de 1980, Naples connaît des phénomènes dramatiques. Le tremblement de terre qui secoue toute la région en 1980, participe et dans certains cas engendre une

crise profonde qui perdure tout au cours de la décennie. La crise, qui se manifeste dans la période dite de la reconstruction et entraîne l'application d'une loi spéciale avec pour conséquence une mauvaise gestion des fonds prévus, se décline par l'augmentation du chômage¹⁷ et la recrudescence de la criminalité (Monzini 1999a et 1999b). Elle entraîne également la dégradation de la qualité de la vie et de la structure urbaine, du bâti, des réseaux de la voirie, des places et des espaces publics, tant en centre-ville que dans les périphéries. Il s'agit d'une profonde crise sociale, politique, économique et territoriale.

- 37 Au cours des années 1990 une nouvelle phase démarre. Elle marque une inversion de tendance par rapport au passé. Plusieurs signes font envisager une normalisation de la qualité de la vie urbaine, focalisée notamment sur l'amélioration des espaces de la centralité et la valorisation des espaces historiques. Cette période correspond, après 1993, à l'entrée en scène de l'administration communale dirigée par le maire Antonio Bassolino. Son action sera également fondée sur la revalorisation de l'image de Naples, à destination de ses propres habitants, mais aussi de ses visiteurs. Ainsi, après plusieurs décennies de laisser-aller, l'administration publique met en place un nouvel instrument d'urbanisme, la « Variante al Piano Regolatore Generale (PRG) », qui propose trois modifications (varianti) au Schéma Directeur (PRG) de 1972. En cohérence avec la stratégie du maire, la philosophie du plan vise le « rapprochement entre centre et périphéries » (Bassolino, 1999), tandis que les « varianti » s'appliquent au centre historique, à la zone orientale (quartiers industriels) et à la zone nord-occidentale¹⁸.
- 38 L'ensemble du projet est orienté vers la réhabilitation du patrimoine historique et de l'environnement du « Centro Storico ». Il comporte la valorisation des zones vertes, la reconquête d'espaces publics avec la piétonnisation de nombreuses rues et places, la reconquête de la mer et des structures de service jamais terminées, ainsi que la requalification des parties urbaines objet de reconversion industrielle ; le tout misant en particulier sur la ré-articulation des transports à l'échelle métropolitaine (Cattedra et Memoli, 2003).
- 39 Cette période politique représentera une autre « occasion » pour Naples, dite du « Rinascimento napoletano » (Coppola, Sommella, Viganoni, 1997). L'occasion précédente, celle de la reconstruction après le tremblement de terre, avait en effet échoué, tandis que le paysage métropolitain s'était beaucoup transformé et densifié dans une sorte « d'archipel » incongru suite à une reconstruction faite de projets dispersés, d'habitations illégales, de béton, de routes et bretelles surélevées et de scandales politico-financiers (Ceci et Lepore, 1997).

Trajectoires migratoires et nouvelles altérités urbaines

- 40 Une telle évolution urbaine s'accompagne d'un phénomène social commun à d'autres grandes villes italiennes, l'arrivée de plus en plus importante de populations provenant d'ailleurs : les nouveaux migrants dits « extra-communautaires ». Cette expression assez courante en Italie dans tous les registres de l'expression orale, montre bien le caractère de stigmatisation dont sont généralement l'objet les populations originaires d'autres continents et de l'Europe de l'Est.
- 41 Ces flux, qui vont vite évoluer pour ce qui est de leur intensité et de leur ancrage territorial, se diversifient progressivement par rapport aux lieux de provenance, aux classes d'âges et au genre, aux motivations de l'émigration ainsi qu'en relation avec les

activités pratiquées localement. Bien évidemment, ce phénomène ne concerne pas que l'Italie, mais d'autres pays européens comme l'Espagne ou la Grèce, qui étaient jusqu'alors, des traditionnels « exportateurs » de main-d'œuvre et deviennent terre d'accueil migratoire.

- 42 En ce qui concerne l'aire métropolitaine de Naples et la Campanie en général, on a pu identifier jusqu'au début des années 1990 trois trajectoires migratoires d'insertion territoriale (les sociologues ont même évoqué l'idée de « modèles ») :
- la trajectoire de l'immigration nord-africaine, caractérisée par une présence masculine, de religion musulmane, active traditionnellement dans les commerces ambulants et dans l'agriculture ;
 - la trajectoire de femmes Erythréennes et Somaliennes, puis Philippines et Capverdiennes (souvent seules), de religion catholique, actives dans plusieurs genres de travaux domestiques (employées de ménage, baby-sitters ou employées pour l'assistance permanente aux personnes âgées et aux malades) ;
 - la trajectoire, assez particulière en Campanie, de personnes provenant d'Afrique Centre Occidentale, employées le plus souvent au noir dans les secteurs de l'agriculture, du bâtiment, et du tertiaire, non qualifiées, résidant généralement le long du Littoral Domitien (à l'Ouest de Naples, dans la province de Caserte). Dans ce contexte surgira le « ghetto » de Villa Literno- ainsi dénommé par la presse- espèce de bidonville qui sera incendié au début des années 1990, alors qu'il accueillait entre 500 et 2000 personnes.

La métropole napolitaine : de lieu de transit à lieu d'installation permanente

- 43 Dans une telle perspective, la ville de Naples et sa province (et en général la Campanie) qui devenaient dès le début des années 1980 terres d'accueil de flux migratoires avaient été presque exclusivement appréhendées par les analystes de la question en termes de lieux de transit. Des lieux de passage des migrants, lesquels auraient recherché ensuite, une stabilité dans les villes du Nord de l'Italie plus riches et industrialisées, ou éventuellement une étape de parcours migratoires circulatoires, pouvant conduire vers d'autres pays (Cattedra et Memoli, 1992).
- 44 L'informalité qui est à la fois une réalité et un stéréotype napolitain -les poches très étendues de marché noir en agriculture ou dans les diverses productions artisanales et semi-industrielles (du textile à la chaussure), la prolifération incontrôlée des commerces ambulants, et enfin l'illégalité diffuse- a été considérée pendant longtemps comme susceptible d'accueillir dans ses mailles poreuses des populations étrangères marginalisées en quête d'intégration. L'idée suggestive d'une « intégration pauvre » a ainsi été proposée (Amato, Cattedra et alii, 1995 ; Coppola 1996, Coppola et Memoli ; Amato 1997-98).
- 45 Au cours de la décennie 1990, ce paysage migratoire a beaucoup évolué. Il a connu une progression des migrations provenant d'Amérique du Sud articulées au « modèle » du travail domestique. Après la chute du mur, les flux provenant d'Europe de l'Est se sont étoffés, tout en concernant des trajectoires migratoires temporaires. De même, le grossissement de la « diaspora » albanaise, a fait que la communauté est devenue du jour au lendemain (à partir de 1996) la deuxième en Italie : la première dans nombre de régions et la quatrième en Campanie. Est à signaler ensuite l'arrivée de groupes et de familles d'origine chinoise, initialement localisés dans la couronne métropolitaine

- proche du Vésuve (communes de San Giuseppe Vesuviano, S. Sebastiano al Vesuvio) et actuellement de plus en plus présents dans les rues du centre de Naples et dans certains quartiers, comme celui de la Gare Centrale (Piazza Garibaldi).
- 46 Il faut remarquer parmi les particularités locales, d'une part l'émergence de la communauté algérienne, presque « invisible » jusqu'à la moitié des années 1995, et « apparue » officiellement grâce à plusieurs lois de régularisations ; d'autre part, la forte concentration de la communauté sri-lankaise devenue la première nationalité étrangère à Naples.
- 47 Somme toute, la réalité migratoire de Naples et de son aire métropolitaine est devenue plus importante et plus complexe. La diversification des flux et le regroupement familial permettent ainsi de lire de nouvelles formes d'installation, plus « sédentaires ». Une tendance à la stabilité, à l'ancrage territorial, voire à l'intégration locale s'est ainsi manifestée, modifiant de la sorte l'image de Naples comme lieu de passage et de transit.
- 48 Si l'on considère les données quantitatives, nous devons tenir compte de plusieurs aspects qui rendent plus complexe le cadre d'analyse. D'une part, il existe différentes sources qui le plus souvent ne sont pas en accord entre elles: le Ministère de l'Intérieur (qui enregistre les permis de séjour), l'Istat (qui recense les résidents), les diverses collectivités locales (comme les Communes...), plusieurs organismes et ONG, comme la Caritas (qui tente souvent d'harmoniser et de rapporter les données aux contextes locaux). D'autre part, il est à signaler le décalage entre la présence officielle et les estimations sur la présence irrégulière et clandestine. A cela s'ajoutent encore les demandes de régularisation, comme la dernière intervenue en 2002.
- 49 Si l'on s'en tient aux chiffres officiels, la ville de Naples se situe, avec un peu moins de 15.000 étrangers en 2003, à la huitième place nationale, bien qu'elle soit, la troisième ville italienne en termes démographiques. Elle est dépassée par Rome, Milan, Turin et Florence, et même par Palerme, Gênes et Bologne. Ainsi l'incidence des étrangers par rapport à la population résidente est à peine de 1,5% au niveau communal (Cattedra, 2003b).
- 50 Au niveau régional, en moins d'une décennie, la présence étrangère a plus que doublé, passant d'environ 30 000 en 1995 à 63 681 en 2001. De fait, la Campanie est devenue, ces dernières années, un des principaux pôles de la pression migratoire. Entre 2002 et 2003 on a pu recenser 12 nouvelles demandes de régularisation d'immigrés pour chaque travailleur étranger officiellement enregistré (par rapport à la moyenne italienne qui est légèrement inférieure à une demande pour un travailleur), ce qui fait envisager actuellement une estimation de plus de 131 000 étrangers (Caritas, 2003- tableau 1).
- 51 Néanmoins, ce qu'il est important de retenir est que, par rapport aux chiffres officiels, la province de Naples, correspondant grosso modo au périmètre de son aire métropolitaine, accueillait deux tiers de ces présences en 2001, c'est-à-dire 41 251 étrangers, dont la moitié représentée par des femmes. Or, suite aux nouvelles demandes de régularisation d'étrangers en position irrégulière, déposées en novembre 2002, la province de Naples apparaît en 2003 en troisième position au dénombrement national (après Rome et Milan), avec un peu moins de 37 000 demandes (dont plus de 24 000 pour le travail domestique et plus de 12 000 pour le travail subordonné), ce qui en fait une des plus importantes par chiffres absolus en Italie.

Tab. 1. - Evolution de la présence étrangère à Naples et en Campanie.

	1997	2001	2003
Région Campanie	58 711	63 681	131 359 (estimation)
Province de Naples	38 897	41 251	77 823**
Commune de Naples	13 500(estimation)	14 666 (2000)*	882 (2002)***

Sources : 1997 : Amato (1997-98) sur données du Ministère de l'Intérieur et de Caritas 2001 : * Istat. 2003 notre estimation considérant les demandes de régularisation de Caritas 2003 : ** 41 251+ 36 572 ; ***: Commune de Naples.

- 52 Au-delà de ces chiffres, qui n'illustrent qu'une partie de la nouvelle réalité multiculturelle du territoire napolitain, il est utile de remarquer que déjà, à la moitié des années 1990, on dénombrait dans la province de Naples plus de 70 communautés ou nationalités différentes. D'après l'Istat, en décembre 2000, la principale communauté est celle des Sri Lankais (4.200) suivie par les Marocains (3 000), les Chinois (2 250), les Algériens (1 600), les Tunisiens (1 500), les Philippins, les Grecs, les Albanais et les Polonais.
- 53 Un tel paysage multiethnique se modifie tant à l'échelle régionale qu'à l'échelle communale, bien qu'encore une fois des divergences se manifestent d'après les diverses sources. Ainsi, si au niveau régional, la première nationalité extra-communautaire est paradoxalement celle des Etats-Unis (11 000 d'après Caritas en 2001, dont les ressortissants sont employés majoritairement dans les bases militaires de l'Otan), suivie par les Marocains (6 000), à l'échelle Communale ce sont les Sri Lankais, les Philippins et les Capverdiens qui constituent les principales nationalités.
- 54 Toujours d'après ces chiffres, il est possible d'apercevoir à une échelle plus fine le caractère plus urbain de certaines communautés (Sri Lanka, Philippines, Cap-Vert, Somalie, République Dominicaine), par rapport à d'autres qui ont plutôt tendance à s'installer dans les périphéries et dans les communes de l'aire métropolitaine (Maroc, Chine, Albanie, Algérie, Tunisie, Pologne). Mais un tel panorama reste incomplet, car est apparue de plus en plus importante la présence de populations originaires des pays de l'Est, Roumanie, Pologne, Bulgarie, Ukraine, pays candidats ou non à entrer dans l'UE.
- 55 Reste à relever un autre facteur « classique », qui commence même à Naples à être étudié. Il s'agit, comme je l'ai brièvement évoqué à propos des trajectoires migratoires, de l'appartenance communautaire ou « ethnique » qui constituerait l'une des variables capables de conditionner les parcours migratoires. En effet, d'après les caractéristiques propres des flux de déplacement des populations, l'appartenance à un certain réseau communautaire, ethnique, religieux, familial ou amical (tout en considérant les diverses et possibles corrélations sociales, économiques, culturelles et professionnelles dans les pays d'origine), favorise l'établissement de « têtes de ponts » pour rejoindre une région ou une ville, ce qui permet l'accès préférentiel à un secteur particulier du marché du travail. Cela comporte assez souvent une prédestination relative à la localisation résidentielle, aux conditions de logement, ainsi qu'à la fréquence dans

certains quartiers et espaces publics, dans certains lieux de rencontre, de loisirs (Cattedra et Laino, 1994).

III – Recompositions des territoires urbains : espaces publics et « situations » cosmopolites

L'espace public comme lieu de la mixité sociale

- 56 L'espace public urbain est à saisir à partir de son statut qui reste ambigu et instable, ainsi qu'à l'aune des usages auquel il se prête. Espace « du public » il est susceptible de devenir lieu d'apprentissage, de savoir-faire collectif et de « reconnaissance » mutuelle de l'altérité (Cattedra, 2002). Un accord basé sur des compétences sociales renvoyant à l'idée « d'être ensemble » est ainsi nécessaire. Mais, comme l'écrivent L. Mondada et O. Söderström (1991, p. 145), « si un accord pragmatique minimal est au fondement de l'espace public, cet accord ne se manifeste jamais comme tel et ne peut pas être complètement formulé ou explicité, voire institutionnalisé » D'où le caractère instable et de permanente reconfiguration propre à tout espace public.
- 57 Du reste, l'espace public, au sens du cadre spatial matériel qui accueille l'interaction sociale, s'organise au gré des temporalités qui nourrissent les pratiques territoriales et l'organisation de la vie sociale, des loisirs ou de la vie religieuse. Les temps du quotidien, les « temporalités saisonnières » (Audrier Cross, 1994), ou encore les fêtes rituelles propres aux calendriers religieux (comme le Ramadan pour les musulmans, les rites chrétiens pendant les périodes des Pâques ou Noël etc.), interagissent directement avec les territoires de l'urbain, les qualifient et leur attribuent sens social, appartenances et marquages symboliques.
- 58 Comprendre la signification sociale des espaces publics et l'évolution de leurs fonctions signifie également les inscrire dans une perspective de filiation avec le passé urbain, que ce soit une configuration de rupture ou, à l'inverse, de continuité avec ce dernier. Plus précisément, il s'agit de réfléchir aux relations que les espaces publics entretiennent avec ce que Maryvonne Le Berre (1992, p. 636) appelle la « mémoire du territoire ». Une mémoire correspondante à une sorte d'inertie territoriale, qui renvoie aux héritages de valeurs - tant symboliques que matérielles - consubstantiels au sens social attribué à des espaces, que ce soit des quartiers, des places, des rues, des lieux symboliques, de passage, d'échange et de rencontre.
- 59 Comme je l'ai évoqué, l'image récurrente de Naples est celle de l'espace public comme lieu du chaos, de la rue comme lieu privilégié de l'action sociale et comme contexte de mise en scène du mélange de la foule. Finalement, l'espace public napolitain se prêterait de manière exemplaire et pertinente à accueillir des métissages fondés sur les compétences sociales et ordinaires de ses habitants¹⁹ exprimées dans la capacité à admettre la diversité et de la sorte à accueillir des « situations cosmopolites »
- 60 Du point de vue de l'« être ensemble », et dans le cas d'espèce, face aux nouvelles dynamiques multiculturelles - voire cosmopolites - des villes contemporaines, il me paraît essentiel de souligner encore deux autres éléments : à savoir, la création permanente et la dimension égalitaire des espaces publics. Ces deux conditions se traduisent en termes d'une véritable « invention » sociale (de Certeau, 1980) de l'espace public, laquelle implique outre une fabrication perpétuelle et au quotidien, une

condition essentielle : le libre accès pour tout un chacun et, si l'on veut, le principe de l'égalité des individus qui s'exposent mutuellement au regard de – et à l'interaction avec – l'autre.

- 61 Enfin, pour conclure sur ce point, nous retrouvons l'idée que l'espace public est polysémique et polymorphe. Que l'on s'inscrive dans une perspective purement urbanistique, géographique ou dans des considérations propres à l'interactionnisme ou à la politologie, celui-ci réfère à un espace différencié de « communication » d'opinions²⁰, de valeurs, de pratiques et d'actions négociées. Et cela malgré la variété des registres (urbains, sociaux, culturels, ethniques, politiques etc...) et des typologies et formes de supports d'espaces qu'il emprunte (Cattedra et Catusse, 1998).
- 62 Or, dans les villes italiennes comme Naples, la représentation courante que l'on a des populations issues de l'immigration résulte plus d'une perception de leur « visibilité » dans l'espace public à l'aune du quotidien, que d'un constat avéré d'ordre quantitatif. La présence des étrangers, qu'ils soient individus, groupes ou communautés, est perçue en première instance dans les rues, les places ou les jardins publics, les lieux de rencontre, et encore dans les lieux et moyens publics de transport (gares, bus, métros, tramways, funiculaires, trains etc.). Néanmoins, certaines communautés peuvent rester quasiment « invisibles » : c'était le cas, outre la communauté algérienne citée plus haut, de la communauté chinoise, dissimulée pendant plusieurs années dans la zone Est de l'aire métropolitaine de Naples. Diversement, la présence d'autres communautés est beaucoup plus tangible dans les espaces publics ou les marchés, car leurs ressortissants sont très actifs dans les commerces ambulants : communautés d'origine sénégalaise, maghrébine...
- 63 De telles situations dépassent l'analyse des pures données quantitatives officielles comme nous l'avons vu. Il est cependant utile de rappeler que les concentrations d'étrangers dans les villes italiennes, et à Naples notamment, sont en moyenne beaucoup moins importantes que celles de certaines grandes ou moyennes métropoles européennes ou d'autres continents, là où ces concentrations sont susceptibles d'attribuer un caractère manifestement cosmopolite à des quartiers urbains voire à l'ensemble de ces villes. Sur ce plan Naples se positionne assez loin derrière les grandes agglomérations cosmopolites où les populations issues de l'immigration représentent de 15 à 20 % des habitants, comme à Stuttgart (28%), New York (30%), Bruxelles (29%) ou Paris (16%). Ces deux dernières arrivaient à rassembler en 1990 jusqu'au tiers des étrangers résidents dans le pays (Simon, 1998 p. 74).

Espace public et situations cosmopolites à Naples

- 64 Au cours de la dernière décennie, plusieurs études sur les questions migratoires et la mixité urbaine ont été conduites au sein d'une équipe coordonnée par P. Coppola à l'Université Orientale de Naples²¹. Dans une note de recherche sur « espaces d'immigration et formes urbaines » nous avons proposé une analyse des « paysages de l'immigration » dans l'aire métropolitaine de Naples²², en considérant plus particulièrement les formes d'implantation locale des communautés maghrébines. A partir de l'analyse de lieux d'observation privilégiés, des conditions de logement et en tenant compte du type d'emploi, quatre modalités d'implantation de ces populations avaient été retenues : la précarité rurale et péri-urbaine, la précarité urbaine,

l'installation temporaire et saisonnière, la stabilisation permanente (Cattedra et Laino, 1994).

- 65 Tout en considérant les évolutions rapides intervenues ces dernières années, ces conditions de base permettent d'expliquer en partie la spécialisation relative de certains micro-espaces urbains et péri-urbains (zones, quartiers, faubourgs, places, rues, plages, usines), où se croisent groupes ethniques, figures professionnelles, modalités d'installation reproduisant des dynamiques territoriales qui articulent relations communautaires, localisations résidentielles, pratiques économiques, sociales, religieuses, de loisirs..., et susceptibles, de la sorte, d'engendrer des situations urbaines de type cosmopolite.
- 66 Néanmoins nous avons pu observer une tendance générale vers la stabilisation, voire une meilleure insertion et intégration territoriale de certaines communautés étrangères, et d'envisager également trois formes de transformation du paysage urbain :
- des zones de transformation plus stable et permanente, connotées par une importante qualification du paysage urbain à la fois socio-économique, religieuse et symbolique de la part des communautés étrangères ;
 - des zones de transformation initiale, caractérisées par une présence plus discrète et l'émergence d'un certain nombre de noyaux résidentiels des populations récemment immigrées ;
 - des espaces caractérisés par une fréquentation et une présence temporaire, de type journalière, hebdomadaire, etc., liées à des lieux de rencontres et d'échanges, aux pratiques de loisirs et aux activités de commerce ambulant.

Zones urbaines de transformation plus stable et permanente

- 67 Contrairement à d'autres villes européennes, l'appropriation de l'espace de la part des populations étrangères ne s'impose pas encore par un accès à la propriété immobilière. Elle se réalise plutôt à travers une importante présence sur place de certaines communautés. D'un côté, cette présence est caractérisée par une certaine stabilité résidentielle, due à la location d'appartements ou de chambres meublées dans un même immeuble ou dans des immeubles contigus. De l'autre, par l'appropriation de certains espaces publics ou semi-publics (trottoirs, placettes, rues, café, magasins, épiceries, jardins), et notamment par la création d'espaces ethniques, de lieux de commerce, de pratique religieuse et de rencontre propre à certaines communautés immigrées. Il s'agit de lieux qui reproduisent et adaptent des modes d'organisation sociale inédits jusque-là dans la ville. L'apparition d'enseignes de commerces en langues étrangères (en caractères arabes, chinois, tamil, cyrilliques...) en constitue une des marques les plus tangibles.
- 68 Un lieu emblématique de transformation forte du paysage urbain est le quartier du «Vasto », situé près de la Stazione Centrale de Naples. Le rôle de polarisation de cette zone urbaine est lié à la capacité d'attraction de la gare ferroviaire et des gares routières attenantes²³, caractérisée par la présence quotidienne de certaines communautés, en particulier d'origine africaine (Maghrébins, Sénégalais, Erythréens, Ethiopiens, Nigériens), chinoise et d'Europe de l'Est (Polonais, Roumains, Ukrainiens...). D'autre part, c'est la vocation commerciale (de gros et de détail) qui constitue le caractère spécifique du quartier du « Vasto » -la mémoire de ce territoire- avec la

présence de plusieurs lieux de commerce : la « Piazza Mercato » (ancien marché en gros) au Sud et les marchés de la Duchesca au Nord.

- 69 Si, au début des années 1990, nous avons pu qualifier le marquage territorial du quartier comme « arabo-africain » voire « musulman » (c'est là que sont apparues les premières salles de prières et mosquées, ainsi que les premières boucheries hallal, les agences de voyage reliant Naples à plusieurs villes marocaines, les échoppes de commerce ethnique sénégalaises etc.), depuis quelques années, on observe des signes révélateurs d'une évolution de plus en plus « pluriethnique » du quartier. Parmi ces derniers, deux aspects me paraissent intéressants à signaler : l'apparition d'activités productives et de commerces entretenus par des communautés chinoises, et des lieux de rencontre et de marché propres aux communautés de l'Europe de l'Est.
- 70 La transformation du paysage s'étend, avec des intensités variables, au tissu urbain localisé sur les deux côtés de l'axe du Corso Umberto reliant la Piazza Garibaldi avec la zone universitaire. Certes, on est encore loin des transformations que l'on observe à la « Goutte d'Or » ou à Belleville à Paris, ou de celles d'autres grandes métropoles européennes, caractérisées par une sédimentation beaucoup plus ancienne de l'immigration et, donc, par le caractère ethnique, pluriethnique ou de mixité culturelle des quartiers. Néanmoins, la rapidité de l'évolution du marquage territorial est à retenir comme élément référentiel.
- 71 Le cosmopolitisme est ici perçu à travers l'espace sensible du quartier, on distingue au passage des musiques africaines et maghrébines, on entend le croisement de langues et les parlers divers comme l'arabe, le français, le chinois, l'anglais, les langues africaines, le polonais, le roumain, l'espagnol mexicain..., on rencontre des modes vestimentaires différents, des produits alimentaires d'autres continents. Une telle mixité culturelle était encore inédite au milieu des années 1980.
- 72 Un deuxième cas de quartier dans lequel sont apparus des signes récents révélateurs d'une transformation, ou mieux d'une relative appropriation du territoire, est celui des « Quartieri Spagnoli » et de la zone contiguë de Montesanto, près de la rue commerçante Via Toledo. Plusieurs communautés, groupes et familles originaires de la République de Saint Domingue ou des Philippines se sont installés à la suite d'une présence plus ancienne et discrète de familles érythréennes et somaliennes. Le plus souvent en colocation ou en famille ils louent des « bassi » au rez-de-chaussée, et mettent en place des rapports de voisinage, des pratiques sociales de rencontre dans les espaces publics des petites rues qui, petit à petit, reçoivent le paysage social et culturel des quartiers (De Filippo et Morlicchio, 1992)

Zones urbaines en mutation initiale

- 73 Il s'agit dans la plupart des cas de lieux liés à la présence de flux pendulaires de travail, à la localisation de micro-activités associées à des petits noyaux de résidence. Je me bornerai à évoquer quelques exemples.
- 74 Dans les quartiers périphériques et la zone métropolitaine, on observe, par exemple à Pozzuoli, l'occupation de vieux bâtiments et de maisons dégradées par de jeunes migrants maghrébins, suite à l'abandon du centre historique de la ville par ses habitants, conséquence du phénomène du « bradisme », au cours des années 1980. Mais le processus de régénération et réhabilitation du tissu ancien intervenu dans la

deuxième moitié des années 1990 a profondément modifié le paysage, comportant une « gentrification » et une « expulsion » des migrants étrangers.

- 75 Dans le quartier périphérique d'Agnano, une enquête a relevé la présence de ressortissants somaliens et érythréens. Il s'agit pour la plupart de femmes seules, employées comme domestiques, habitant auprès de leur employeur dans d'autres quartiers, et qui passent leur temps libre et les jours fériés dans des logements en colocation, le plus souvent avec des membres des mêmes communautés. Ces cas illustrent bien l'émergence d'une stratégie d'autonomisation. Les quartiers nord de Pianura et Chiaiano accueillent encore des groupes d'étudiants universitaires du Moyen-Orient et de travailleurs maghrébins. A rappeler encore la présence de la communauté sri-lankaise dans des logements sociaux du quartier de Ponticelli dans la périphérie Nord-Est.
- 76 Dans les quartiers « chics » de « Posillipo » ou des classes moyennes supérieures du « Vomero », lieux privilégiés d'activité des employés de maison (domestiques, gardiens, cuisiniers, jardiniers), la présence des étrangers est de plus en plus apparente dans les espaces publics. Dominée initialement par les communautés du Cap-vert, des Philippines, de Somalie, et relayée dernièrement par des migrants de l'Europe de l'Est, la présence étrangère se signale progressivement au quotidien, dans les rues, les magasins et dans les transports publics, tout en s'articulant à celle des marchands ambulants sénégalais ou chinois qui arpentent ces mêmes quartiers.
- 77 Il faudrait in fine rappeler le cas d'autres petites villes de l'aire métropolitaine où se remarquent de plus en plus la présence de travailleurs maghrébins employés le plus souvent dans l'agriculture ou le bâtiment (Poggio Marino), et la place remarquable des communautés chinoises (San Sebastiano al Vesuvio).

Espaces de rencontre et situations cosmopolites

- 78 La troisième typologie de marquage symbolique et d'appropriation du territoire est représentée par les lieux où se mettent en scène des pratiques de rencontres et de fréquentation de type communautaire en interaction avec les pratiques locales. Il s'agit de micro-espaces relationnels soumis aux variables temporelles (temps de repos et de travail), liés aux besoins de sociabilité, de loisirs, d'animation culturelle ou d'obligation religieuse. Michel Agier dans son ouvrage « L'invention de la Ville » (1999) identifie des « situations élémentaires de la vie quotidienne », articulant « la relation des citoyens à leur ville et/ou des citoyens entre eux dans la ville » ; ce qui expliciterait les relations entre Individu, Société et Espace, et qui peut ici nous aider à mieux appréhender le rapport entre espaces publics et cosmopolitisme. L'auteur distingue quatre « situations » de rencontre :
- « situations ordinaires » : rencontres sur les lieux de travail ou de commerce, structurées par des interactions de type régulier et localisées, fondant d'ailleurs « certaines habitudes sociales », sous cette typologie nous englobons aussi des lieux où se tiennent des marchés réguliers, avec la présence de vendeurs ambulants ;
 - « situations occasionnelles », qui ne sont pas déterminées par une localisation fixe et stable, mais qui « mettent en œuvre des codes et des liens dans le rapport individu/ société sans que l'espace joue là un rôle stabilisé ».
 - « situations de passage » : se déroulant dans des lieux de transition comme les gares, les stations de bus, les métropolitains...

- « situations rituelles », c'est-à-dire « de mise à distance du quotidien » et qui ont lieu là où se déroulent des fêtes, des célébrations religieuses, des performances collectives qui renouvellent l'attachement au groupe, à la communauté d'appartenance (Agier, 1999 : citations pp. 94-99), et même expriment des stratégies d'insertion dans les traditions locales.

24

- 79 Or, il me semble que l'intérêt d'une telle typologie ne repose pas seulement dans le repérage de situations de rencontres ou de métissages dans l'espace public de la ville susceptibles de s'inscrire dans une catégorie bien précise, mais également en ce qu'elle nous permet d'observer et d'identifier des lieux où plusieurs situations sont reproduites. Dans une telle perspective, le quartier de la gare de Naples pourrait bien appartenir aux trois premières catégories étant à la fois le support et le contexte spatial de situations de passage, occasionnelles et ordinaires.
- 80 Par la présence d'individus ou de groupes, de nouveaux citoyens de nationalité étrangère, plusieurs espaces sont soumis de la sorte à des usages inédits et à une différente appropriation et gestion du territoire. Même si de manière éphémère, une telle interaction est susceptible de produire de profondes mutations des paysages et des rythmes urbains ainsi que des pratiques ordinaires (quotidiennes, diurnes ou nocturnes, selon les cas) propres à différents lieux comme les places publiques, jardins, galeries et passages couverts, cafés, parvis d'églises, mosquées, lieux d'associations culturelles et sportives, discothèques, universités, écoles... En voici quelques exemples.
- 81 La « Villa Comunale », jardin public localisé près de la corniche est devenu le lieu privilégié de rencontre de la communauté philippine dans les jours non ouvrables ou fériés. Au début des années 1990, la Villa Comunale a accueilli dans ses espaces de plein air la prière collective de l'aid al fitr , la fête musulmane qui célèbre la fin du mois du ramadan, avant que le déroulement de cette célébration collective ne soit transférée par les autorités municipales dans un autre espace couvert public près du Musée Archéologique.
- 82 La Piazza Municipio e la Galleria Umberto I, deux lieux symboliques de la centralité urbaine et historique de Naples, ont représenté respectivement, pendant plusieurs années, les lieux de rencontre des communautés somalienne et érythréenne. La fréquentation de ces deux espaces était assez visible par l'importante concentration de plusieurs dizaines de personnes des deux communautés, lors des jeudis soir, traditionnel jour de congé hebdomadaire des employés de maison. D'une part la localisation de petits noyaux résidentiels et de quelques associations communautaires dans les proches Quartieri Spagnoli, et d'autre part la localisation du siège central des services des téléphones publics (SIP), ont certainement favorisé la fonction d'attraction des deux sites. Par ailleurs, la Galleria a toujours été considérée comme le coeur pulsant de Naples, d'après de nombreux récits de voyageurs et écrivains et notamment à partir du XIXème siècle.
- 83 Depuis que le service des téléphones publics a été fermé au début des années 1990, les « marqueurs ethniques » et les lieux se prêtant à accueillir des situations de type cosmopolite se sont dispersés et diffusés dans toute la ville, auprès des centres privés de téléphonie, offrant des cartes destinées à se connecter avec les pays et les continents les plus éloignés. à des prix avantageux.
- 84 Il est utile également de rappeler la diffusion de petits marchés plus ou moins spontanés qui regroupent le plus souvent vendeurs ambulants Sénégalais (Corso

Umberto, Via Toledo, Via Foria, Corso Secondigliano), Russes, Chinois, Polonais etc. (Piazza Municipio, la Poste Centrale, Montesanto). Ces lieux de concentration et de rencontre évoluent très rapidement, en ce qui concerne leur localisation, la nationalité des vendeurs, les modalités d'interaction avec les habitants. Ils sont susceptibles d'accueillir à la fois -d'après la typologie proposée par M. Agier (1999)- des situations de rencontres occasionnelles, de passage, voire même rituelles, par exemple lors de petits marchés organisés pendant des célébrations sportives (c'est le cas des « jeux olympiques » organisés par la communauté sri-lankaise) (Amato.). Ces situations peuvent devenir même « ordinaires ».

- 85 Par exemple, depuis environs deux ans, les services municipaux ont aménagé entre la Stazione Centrale et le port un espace destiné à la rencontre des communautés de l'Europe de l'Est (Polonais, Roumains, Ukrainiens), qui n'est pas un véritable marché, mais plutôt un lieu où tous les dimanches matin les migrants installés à Naples pourront contacter des courriers provenant en minibus de leur propre pays, et recevoir (ou envoyer) des colis, du courrier, de l'argent, de la presse... A ce type de lieux de nouvelles mixités, s'ajoutent de plus en plus des églises comme celle de Mergellina où la messe est célébrée en polonais, ou l'Eglise du Gesù Nuovo, en plein centre historique, fréquentée par les sri-lankais et les philippins avec des rites particuliers, ou encore des salles de prière et des mosquées, un temple bouddhiste près du Musée Archéologique, et des associations communautaires²⁵ ce qui entraîne des pratiques de fréquentations des lieux de plus en plus régulières.
- 86 Finalement, il semble que les lieux qui accueillent des situations cosmopolites ont tendance à se diffuser dans le tissu de la métropole napolitaine, à sortir et dépasser les périmètres des zones dégradées et marginales où le plus souvent résident les derniers arrivés en ville, que ce soit le centre historique ou les périphéries. Les communautés étrangères interagissent avec les activités de la vie urbaine et, tout en étant confrontées à leur condition d'étrangers, participent de plus en plus aux dynamiques sociales, reconfigurant l'identité des lieux.
- 87 Après une première phase transitoire et d'instabilité, les analyses portant sur diverses villes italiennes montrent la tendance à un progressif ancrage territorial (notamment pour certaines communautés), accompagné à la fois par la recomposition des groupes familiaux et surtout par une présence de plus en plus importante des enfants dans les écoles primaires et secondaires. Des enquêtes menées dans les établissements scolaires de la province de Milan ont pu relever pour l'année 1999-2000 la présence de 144 nationalités différentes, avec 65 langues et 18 religions ! Et d'après la Caritas (2002) à Milan désormais un enfant sur 10 est d'origine étrangère.
- 88 Or, pour l'agglomération napolitaine, à part une recherche menée en 1992 qui dénombre la présence de 4 000 mineurs²⁶ on ne dispose pas encore de véritables études sur la question. Une enquête d'envergure menée auprès des établissements scolaires pourrait de la sorte nous indiquer des pistes assez utiles pour établir une nouvelle carte urbaine des situations cosmopolites.

Conclusion

- 89 Les villes sont à saisir en tant que processus. Il ne s'agit pas de produits du territoire dont l'évolution s'arrête dans le temps. Le mouvement des populations constitue comme on le sait un élément déterminant de la dynamique territoriale urbaine. Les

viles peuvent « mourir » non seulement parce qu'elles sont détruites, mais parce qu'elles sont affectées par une crise ; elles se dépeuplent, n'attirent plus de flux de biens, d'idées, de gens.

- 90 Dans le Sud de l'Italie le long des premiers trois quarts du XXème siècle plusieurs villes petites et moyennes ont connus l'exil de leurs habitants. Elles ont été blessées par l'émigration. Or dans la dynamique contemporaine de la métropolisation, une ville telle que Naples, ancienne capitale, semble regagner une complexité culturelle et sociale grâce à la nouvelle vague migratoire qui la voit devenir lieu d'accueil et de transit de populations de différents horizons culturels, religieux, sociaux. Les identités urbaines sont plurielles, elles le sont à l'intérieur des villes même, mais plurielles sont aussi les identités de chaque ville. Bien que Naples reste une « ville d'appartenance », il me semble qu'elle montre une capacité consubstantielle à accueillir dans les mailles de l'espace public de nouvelles mixités sociales et culturelles, et que l'on pourrait donc interroger comme une forme naissante de cosmopolitisme.
- 91 Le phénomène des nouvelles altérités, de la présence « des autres » dans les territoires et les villes de la « vieille Europe » comporte inévitablement -qu'on le veuille ou non- une recomposition de l'entière société européenne. Il s'agit de reconsidérer les questions d'intégration, même là où elles ne sont apparues que récemment, comme c'est le cas pour nombre de pays de l'Europe Méditerranéenne. Il s'agit également de repenser les questions des appartenances, des identités et des citoyennetés au sens large, et non seulement sur le plan juridique. Cela signifie pour des sociétés urbaines n'ayant pas encore acquis l'habitude à la diversité sociale et à la multiculturalité, qu'il n'est plus possible de regarder les autres, les nouveaux migrants en termes d'anomalie, de distinction, de séparation des sociétés locales et endogènes.
- 92 C'est donc la recomposition sociale de l'Europe tout entière, et notamment dans ses relations avec la complexité du monde méditerranéen qui est remise en question d'un point de vue structurel. Une telle thèse avait d'ailleurs été soutenue par A. Bastenier et F. Dassetto (1993), sur la relation entre la question de l'immigration et l'intégration dans l'espace public. C'est effectivement le statut de l'espace public en recomposition et en renégociation permanente, comme on l'a vu, qui s'avère être in primis le lieu de la rencontre et de l'interaction avec l'altérité : le lieu de la reconnaissance des différences.
- 93 C'est à travers l'identité plurielle et chaotique de Naples, la porosité de ses territoires urbains, où se croisent également marginalité et richesse des cultures apparemment subalternes, que semblent émerger des situations de type cosmopolite, ou du moins qui se laisseraient appréhender en tant que possibles laboratoires de métissages. Métissages comme nouvelles constructions sociales, comme fabrication ordinaire d'un espace public au quotidien, susceptible d'admettre l'ailleurs et l'altérité dans sa propre identité et de leur donner droit de citoyenneté.

BIBLIOGRAPHIE

- Allum M.-P. et P., (1994), "Naples telle qu'en elle même", in : C. Vallat (ed.), 1994, Naples, le Paradis et les diables, Série monde, n. 74, Autrement, Paris, pp. 105-117.
- Amato F., Cattedra R., M. Memoli, S. Ventriglia, (1995), « L'immigrato extracomunitario tra emarginazione e integrazione: Italia, Mezzogiorno, Campania" Forum, Terra d'Africa, (L'Aquila), IV, pp. 129-196.
- Amato F., Coppola P., (1998), in : « Trend démographiques ed evoluzione dello spazio urbano a Napoli », C. Vallat (coord), Petites et grandes villes du bassin méditerranéen. Etudes autour de l'œuvre d'Etienne Dalmasso, Collection de l'Ecole Française de Rome (n. 246), Rome.
- Audurier Cross A., (1994), Pratiques saisonnières dans la ville méditerranéenne, Les Annales de la Recherche Urbaine, n° 61, mars 1994, pp. 63-67.
- Bastenier A., Dassetto F (1993), Immigration et espace public. La controverse de l'intégration, Ciemi-L'Harmattan, Paris.
- Bassolino A., 1997, La Repubblica delle città, Naples.
- Bassolino A., 1999, " Présentation " in : Comune di Napoli, Variante al PRG, Relazione.
- Braudel F.,(1983), article dans Corriere della Sera.
- Caritas (2002), Dossier Statistico Immigrazione, Caritas, Rome 2002. `
- Caritas (2003), Dossier Statistico Immigrazione, Caritas, Rome 2002. `
- Cattedra R., (2000), De la symbolique monumentale à l'invention d'un espace public, in : Deboulet A. et Berry-Chikhaoui I. (sous la direction de), Les compétences des citoyens dans le Monde arabe, Paris, Karthala, pp. 73-93.
- Cattedra R. (2002), « Les métamorphoses de la ville. Urbanités, territorialités et espaces publics au Maroc », Géocarrefour. Revue de géographie de Lyon, Vol 77, n. 3 (n° sur L'espace public au Moyen-Orient et dans le Monde Arabe)
- Cattedra R., (2003a), « Gli immigrati in Italia : chi, dove, quanti » : in P. Coppola (ed.), L'altrove tra noi. Dati, analisi e valutazioni sul fenomeno migratorio in Italia.- Scenari Italiani Rapporto annuale della Società Geografica 2003, Società Geografica Italiana.Roma, pp. 11-25
- Cattedra R., (2003b), « Immigrazione e trasformazioni territoriali. Crocchia urbana »: in P. Coppola (ed.), L'altrove tra noi. Dati, analisi e valutazioni sul fenomeno migratorio in Italia.- Scenari Italiani Rapporto annuale della Società Geografica 2003, Società Geografica Italiana.Roma, pp. 52-63.s
- Cattedra R., Catusse M. (1998), « Stratégies de communication et espace public », in Repères Universitaires. Publications de la Faculté de Droit de Mohammédia, (Mohammedia), n° monogr. sur « Communication et collectivités locales », janvier, pp. 65-94.
- Cattedra R., Laino G., (1994), « Espaces d'immigration et formes urbaines. Considérations sur le cas de Naples », Revue Européenne des Migrations Internationales, Vol. X, n. 2, pp. 175-185.
- Cattedra R., Memoli M., (1992) « I luoghi degli immigrati » La città nuova (Naples), VII, n° 1-2, pp. 66-80.

- Cattedra R, Memoli M., (2003) « La réappropriation du patrimoine symbolique du centre historique de Naples », in : C. Bidou-Zachariassen (ed), *Retours en ville*, Descartes & Cie, Parigi, pp. 147-173
- Ceci F., Lepore D., (1997), *Arcipelago vesuviano. Percorsi ragionamenti intorno a Napoli*, Argo, Lecce.
- Coppola P.,(1996), «L'integrazione povera»,*Terra d'Africa*,V,pp. 9-15.
- Coppola P. (a cura di), 1997, *La forma e i desideri. Saggi geografici su Napoli e la sua area metropolitana* Naples, ESI.
- Coppola P., Sommella R., Viganoni L. (1997), « Il paesaggio urbano napoletano tra immagine e mercato », in M. Mautone (ed.), *Giornata di Studi in onore di Mario Fondi*, Università Federico II, Guida Editore, Naples, pp. 65-90.
- Debrais R., *Contre Venise*, Gallimard, Paris, 1995
- De Certeau (1980), *Arts de faire*, (1990, *L'invention du quotidien - Vol. 1, Arts de faire*, Paris, Gallimard, Nouvelle édition établie et présentée par L. GIARD), 350 p.
- De Filippo E., Morlicchio E. (1992), « L'immigrazione straniera in Campania », *Inchiesta*, XXII, n° 95, janv-mars 1992, pp. 40-49.
- De Scisciolo N., 2002, « L'idea di cosmopolitismo nella Napoli di fine Settecento », in : L. Bianchi,, *L'idea di Cosmopolitismo. Circolazione e metamorfosi*, Istituto Universitario Orientale, Liguori ed., Napoli pp. 223-251
- Dickens C. (1985), *Impressioni di Napoli*, S. Marfelotti (ed.), Colonnese, Naples, repris in : Ramondino et Müller, 1992, p. 349
- Fernandez D., (1983), *Le volcan sous la ville. Promeneurs dans Naples*, Plon, Paris, (repris in : in Ramondino F et Müller A.F., (1992).
- Gianni R., 1999, “ L'urbanistica ritrovata ”, in P. Coppola (ed.), *La Napoli del 2000*, n. spécial “ Quaderni del Circolo Rosselli ”, n. 14, pp. 29-39.
- Joseph I, (1991), « Voir, exposer, observer », in : *Plan urbain, L'espace du public. Les compétences du citoyen*, (Colloque d'Arc et Senans 8-10 novembre 1990), Paris, Plan urbain, pp. 23-31.
- Joseph I, (1992-93), « L'espace public comme lieu de l'action », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n. 57-58, décembre 1992- mars 1993, pp. 211-217.
- Joseph I, (1996), « Les compétences de rassemblement. Une ethnographie des lieux publics », *Enquête*, n. 4, pp 107-122.
- Goethe J.W. von, *Viaggio in Italia*, in : Santoli V. (ed.) *Opere*, Sansoni, Florence, 1970 (traduction de E. Zamboni), repris in : Ramondino F et Müller A.F., (1992).
- Habermas J.(1978) (1ère éd. orig. 1962), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeois*, Paris, Payot.
- Knafou R.,ed. (1998), *La planète « nomade »*, Belin, Paris
- Laino G., 1994, “ Au coeur de Naples : les Quartiers Espagnols ”, in : C. Vallat (ed.), 1994, *Naples, le Paradis et les diables*, Série monde, n° 74, Autrement, Paris, pp. 85-103.
- Le Berre M. (1992), « Territoires », in : A. Bailly, R. Ferras, D. Pumain (eds), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Economica, pp. 617-638.

- Memoli M., 1999 (ed.), *La città dell'allegria. Miti pratiche e progetti per una città vivibile*, Cidis-Alisei, Péruse
- Mondada L., Söderström O., (1991), « Communication et espace : perspectives théoriques et enjeux sociaux », *Cahiers du Département des Langues et des Sciences du Langage*, n° 11, Université de Lausanne, pp. 107-158.
- Monzini P., (1999a), *Gruppi criminali a Napoli e a Marsiglia. La delinquenza organizzata nella storia di due città 1820-1990*, Meridiana Libri, Ctanzaro.
- Monzini P., (1999b), « Elite criminale e spesa pubblica : il caso degli Alfieri nell'hinterland napoletano », in : Cattedra R., Memoli M, Spagnuolo D. (eds), *La città legale e illegale traiettorie di sviluppo urbano*, revue Nord e Sud XLVI, janvier-février, pp. 90-103.
- Niola M., 1999, « Napoli oltre il mito dell'allegria », in : Memoli M., 1999 (ed) pp. 36-41.
- Perrot, M.-D, Rist G, Sabelli F. (1992), *La mythologie programmée. L'économie des croyances dans la société moderne.*, PUF, Paris Ramondino F et Müller A.F., (1992), *Dadapolis. Caleidoscopio Napoletano*, Einaudi, Turin.
- Rivière D. (2001) *Naples, province métropolitaine à construire et aménagement urbain*, (communication al Séminaire international "Politiques métropolitaines", Créteil, Université Paris XII- Val de Marne 4-5 mai 2000), in *Villes en Parallèle*
- Sarte J.P. (1936), *Lettere al Castoro 1926-63*, Garzanti, 1985, in Ramondino p. 276.
- Sennet R. (1991), « La conscience de l'œil », in : *Plan urbain, L'espace du public. Les compétences du citoyen*, (Colloque d'Arc-et-Senans 8-10 novembre 1990), Paris, Plan urbain, pp. 32-35.
- Simon G., (1998), « La planétarisation des migrations internationales », in Knafou R. (1998), pp. 59-76.
- Topalov C. (1997), Introduction in « *La ville: postures, regards, savoirs* », Genèse. Sciences sociales et histoire, n° 22, mars .
- Urbanistica Informazioni (2000), n° thématique sur « Spazio Pubblico e pratiche di pianificazione ».
- Vallat C (ed.), 1994, *Naples, le Paradis et les diables*, Série monde, n. 74, Autrement, Paris.
- Vallat C., Marin B., Biondi G., (1998), *Naples, démythifier la ville*, L'Harmattan, Paris.

NOTES

1. - Je reprends ici la formulation du texte de présentation du colloque de R. Escallier et d'Yvan Gastaut.
2. - Même si cette dernière ne serait pas méditerranéenne si nous la considérons seulement par sa localisation géographique atlantique.
3. - D'après G. Prevelakis : cf. R. Escallier, « Du cosmopolitisme en Méditerranée : réflexions et interrogations » dans le présent volume.
4. - Voir le texte de William Berthomière dans le présent volume.
5. - Sur ce point voir C. Topalov, 1997.
6. - Cette formulation remonte en effet à R.P. Park de « l'Ecole de Chicago », dans son étude des années 1930 sur « l'homme marginal », ce qui n'est pas sans renvoyer encore aujourd'hui à l'importance de cette approche sur la question du Cosmopolitisme.

7. - Sartre J.P. (1936), *Lettere al Castoro 1926-63*, Garzanti, 1985, repris in Ramondino et Müller, 1992, p. 276
8. - Dickens C. (1985), *Impressioni di Napoli*, in S. Marfelotti (ed), Colonnese, Naples, repris in : Ramondino et Müller, 1992, p. 349. Notre traduction de l'Italien.
9. - « Les Bassi sont en effet des logements composés d'une ou deux pièces, très sommairement équipées au niveau sanitaire [§§...§§], situés au rez-de-chaussée, qu'on utilisait autrefois comme dépôt, écurie, échoppe ou passage conduisant à la cour d'un immeuble » (Laino, 1994, p. 87)
10. - Benjamin W. et Lacis A., *Immagini di città*, in : *Es. Anni Venti e dintorni*, Guida, Naples, 1979, repris in : Ramondino et Müller, (1992), pp. 9-10.
11. - Goethe J.W. von, *Viaggio in Italia*, in (V. Santoli ed.) *Opere*, Sansoni, Florence, 1970 (traduction de E. Zamboni), repris in : Ramondino et Müller, (1992), p. 254. Notre traduction depuis l'italien.
12. - Gregorovius F. (1850), in : V. Carboni, *Passeggiate per l'Italia*, Rome 1909, repris in : Ramondino et Müller, (1992), p. 49. Notre traduction depuis l'italien.
13. - Cette observation est intéressante à saisir du fait que l'auteur se réfère au désordre des rues de New York, et que, par ailleurs, l'animation est d'autant plus une *ambiance* urbaine stratégiquement recherchée aujourd'hui dans nombre d'actions d'aménagement programmées dans des quartiers ou des centres urbains des villes d'Europe (Cf. à ce propos le dossier « Spazio pubblico e pratiche di pianificazione », in *Urbanistica Informazioni* 2000).
14. - Les Quartiers Espagnols saluent Naples et les Napolitains
15. - Moins 13% pour la Commune, et plus 21% dans la conurbation, au cours de la période 1981-96.
16. - Cette forte densité entraîne des déséquilibres économiques, sociaux et environnementaux, des problèmes d'infrastructures, de services, de circulation, d'hygiène (dans les années 1990 la mortalité infantile était d'environ 11‰, nettement supérieure à la moyenne italienne).
17. - Naples enregistre un taux parmi les plus élevés de chômage urbain en Italie : pour les jeunes en quête de premier emploi, les taux atteignent à la fin des années 1990, 39,9% pour les hommes et 48,8% pour les femmes.
18. - En particulier, la requalification du site industriel de Bagnoli suite à la démobilitation du complexe sidérurgique de l'ILVA-Italsider
19. - Sur ce point, Cattedra, 2002.
20. - Communication au sens premier de « mettre en commun », et qui n'est pas sans renvoyer à la parabole de *l'Espace Public* de J. Habermas (1986).
21. - Cf en bibliographie les références de Amato, Cattedra, Coppola, Memoli.
22. - Une observation des zones de polarisation de flux migratoires dans les provinces de Caserte et de Salerne avait été incluse dans cette étude.
23. - Phénomène du reste similaire à d'autres métropoles italiennes, comme Milan, Rome ou Turin (cf : Cattedra 2003b).
24. - Voir à ce propos J. Kaddora (in Memoli 1999) qui décrit le processus d'intégration de la communauté des étudiants du Moyen-Orient aux festivités collectives de Noël à Naples.
25. - Entre 1995 et 2003, 29 associations ont été officiellement inscrites au registre de la Région Campanie pour le secteurs emigration/immigration (services groupes ethniques).
26. - www.edscuola.it/archivio/statistiche/miccampania

RÉSUMÉS

La notion de cosmopolitisme permet d'appréhender les dynamiques actuelles de création ou de reconfiguration des territoires urbains. Cet article présente un bref historique de la représentation courante de « l'esprit urbain » de Naples, puis, par l'observation de divers quartiers, lieux, places, rues souligne l'émergence de signes inédits qui, depuis plus de dix ans, révèle une mutation des usages, des pratiques d'appropriation et d'interaction sociales de la part des nouvelles communautés étrangères immigrées, provenant du Sud de la Méditerranée, de l'Est de l'Europe et de l'Asie. Ainsi se mettent en scène des « situations cosmopolites », aptes à requalifier des espaces publics, soutenir de nouvelles formes de territorialité et nourrir la complexité culturelle de cette métropole, déjà ancienne capitale.

Cosmopolitanism's idea allows us to apprehend the actual dynamic's founding or reconfiguration of urban territories. This paper gives us an usually short historical's representation of « urban spirit » of Naples, then, the observation of diverse districts, localities, public squares, steets, shows us the emergence of new signs which more than ten years, reveal a change of customs, practical appropriation and social interactions from the new immigrant foreigner's communautaires coming from the South of Mediterranean, East of Europe and Asia. In that manner, cosmopolitan situations stage to qualifying again public espaces, leading new forms of territoriality and keeping cultural complexity of this metropolis, an ancient chief town.

INDEX

Mots-clés : cosmopolitisme, espace public, immigration, espace communautaire, métissage urbain, Naples

AUTEUR

RAFFAELE CATTEDRA

GESTER - Université de Montpellier III